

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 37

Artikel: Le bonheur de Louise
Autor: Forge, Henry de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197082>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dans ces cages, son nom, son surnom, la date et l'objet de son arrestation.

Et alors, il trace sur le mur : « *Le grand Julot de Montparnasse; vol avec effraction; le 10 octobre 1880* », ou bien : « *Petit-Mousse et Rouquin de la Villette, pris pour vol; — mort à tous!* »

Ces inscriptions sont les plus nombreuses ; les prisonniers ont voulu immortaliser leur passage. « *Charlot de Belleville est entré ici le 9 décembre 1891* ». Ils y joignent parfois un salut pour ceux de leurs compagnons qui, à leur tour, viendront faire un stage plus ou moins long dans la prison : « *Courage, garçons, et du 100 !* » M. Louis Forest a remarqué que le chiffre 100 est, par un jeu d'homonymie, presque toujours substitué au mot « sang ».

Les imprécations contre la police ne sont pas rares non plus. « *Mort aux flics !* » est une inscription qu'on retrouve souvent. On voit aussi l'espoir d'une vengeance : « *Il y aura du 9 !* » Un des prisonniers a dessiné un couteau, une pince-monsieur et un pistolet, avec ces mots : « *Voilà mes outils* ». Et il a signé : « *Le Boucher de Charonne* ».

Mais, après quelques jours de captivité, l'arrogance diminue. Et alors, au lieu de violences, le prisonnier exprime ce qu'il endure. Naturellement, ce n'est pas dans une langue des plus choisies. Ainsi : « *On se fait vieux ici !* », ou : « *Ce que je m'amuse !* », ou encore : « *Qam'embèle ! ca m'embèle ! ca m'embèle !* » Le prisonnier a voulu qu'on n'ignore pas son ennui, et il l'a exprimé à trois reprises, en ayant soin, chaque fois, de grossir les lettres.

Ces inscriptions de cellules, nous dit *Valensol*, du *Petit Parisien*, se retrouvent dans toutes les prisons du monde, et l'on a remarqué que les condamnés politiques se laissaient aller à les tracer, aussi bien que les criminels de profession. Le fait est constaté dans le livre du grand patriote irlandais Michaël Davitt : *Heures de détention*. Davitt a passé plus de quinze ans dans les bagnes anglais. Il n'y a pas un endroit, dit-il, du mur des prisons de Millbank et d'autres qui ne contiennent, en peu de mots, le nom des détenus, leur lieu de naissance, l'accusation qui pèse sur eux, une phrase d'espérance ou de malédiction.

Davitt a constaté qu'en c'est surtout dans la cellule du Palais de Justice où l'on enferme l'accusé en attendant que les juges aient prononcé leur sentence que les inscriptions se répètent le plus. Chose curieuse, qu'au moment où l'arrêt est suspendu sur leur tête, des prisonniers aient la pensée de laisser par écrit une trace de leur passage, comme un dernier adieu !

L'histoire des prisons serait un roman dououreux. Silvio Pellico imaginait tout un drame d'amour pendant sa captivité sous les « plombs » de Venise, rien qu'en lisant quelques mots sur les murs de sa cellule. C'étaient un nom d'homme et un nom de femme, avec une date, et cette prescription : « *Souviens-toi toujours !* »

Car l'amour éclate même entre les quatre murs noirs d'une prison. Amour bas et cynique souvent. Alors, ce sont des inscriptions qu'on ne peut reproduire. Mais, parfois, le criminel semble se régénérer par un sentiment d'affection, et il écrit tristement : « *Pardon, pauvre Eugénie !* » Une autre trace : « *Désiré d'Ivry aime Edmée pour la vie* ». Mais aux déclarations de tendresse font face de terribles imprécations : « *Mort aux femmes infidèles !* » ou : « *Juliette, tu m'as trompé; prends garde !* » Cette dernière, si menaçante, est signée : « *La Rigole* ».

M. Louis Forest a relevé celle-ci encore, si désespérée dans sa simplicité : « *Ton père est malheureux, ma fille !* »

Un fait a été plus d'une fois observé : le pri-

sonnier, dans les dures heures de solitude, se laisse aller à des rêveries qui l'amènent à vouloir s'exprimer en une forme poétique. Lacainaire a fait école. Son fameux quatrain est connu :

J suis un voleur, un filou,
Un scélérate, je le confesse,
Mais quand j'ai fait quelque bassesse,
Hélas ! je n'avais pas le sou !

Avinain; lui, restait pratique. Il écrivait sur les murs de sa cellule : « *N'avouez jamais !* »

Relevons encore ce distique :

Le présent me tourmente !
L'avenir m'épouante !

Il paraît qu'il est assez répandu. On l'a lu sur plusieurs murs de prison. Le devoir de la société est de le prendre au sérieux, de se dire que le prisonnier qui l'a écrit n'est point irrémédiablement perdu, qu'il a conscience de sa faute, qu'on peut l'aider à se relever en lui montrant que tout n'est point fini pour quiconque veut réellement s'amender, se réhabiliter, rentrer dans le droit chemin.



Le bonheur de Louise.

— Quelle est donc la jolie personne qui valse avec Maxime Rennequin ? murmura à mon oreille le comte d'Helvar, nouveau venu dans la maison. Encore une qu'il va rendre folle de lui, le beau Max, l'auteur à la mode, le poète fameux ! Comme elle le regarde, comme elle pousse ses yeux dans les siens !... Voyez donc cette souplesse, cette grâce !... Ils dansent délicieusement tous les deux !...

Et de fait il était charmant, ce couple qui faisait ainsi sensation dans les salons de la marquise de Maubreuil.

Les invités s'étaient presque tous arrêtés à contempler avec admiration cette jolie brune dans tout l'éclat de ses vingt-cinq ans, à demi-pâmée en une valse folle au bras de l'écrivain célèbre.

J'en oubliais moi-même de répondre au comte d'Helvar, un ami de longue date. Il répéta sa question. Je le regardai en riant...

— Comment ! vous ne savez pas ?... Mais c'est sa femme !...

— Sa femme ? fit-il, étonné.

— Tout simplement !

— Excusez-moi ; vous savez que j'arrive d'Orient, et il y a deux ans, à mon départ, Maxime Rennequin n'était pas marié.

— Tout Paris ne parle que de leur bonheur, ajouta le petit Fontanges, qui sans doute avait entendu... Mme Rennequin est la plus jolie, la plus charmante et surtout la plus heureuse des femmes... Maxime n'est pas seulement son mari, c'est la grande passion de la belle Louise.

— Et il l'aime de la même façon ?

— Ils s'adorent !... Et c'est tout à fait gentil, vous savez !... C'est si peu la mode aujourd'hui de s'admirer !... Puis, pensez donc : elle est fière d'être l'épouse de l'auteur célèbre, du héros du jour, dont tous les salons raffolent !...

— La connaissez-vous personnellement ? me demanda le comte d'Helvar quand le petit Fontanges fut éloigné.

— J'ai beaucoup connue autrefois, lui répondis-je.

— Est-ce vrai, ce que ce monsieur vient de nous dire ?

— Parfaitement. Mme Rennequin, — la belle Louise, comme ils l'appellent tous, — est une de ces natures romanesques, sentimentales, auxquelles doit convenir admirablement un mari aussi connu, aussi admiré que Maxime. Jeune fille, elle a dit souvent devant moi, au temps où je fréquentais la maison de ses parents, qu'elle aimeraient épouser un homme qui serait un peu un héros, capable de choses extraordinaires, d'un sacrifice sublime ou d'un succès éclatant. C'était une petite tête à part, voyez-vous, délicieusement originale... Regardez-la. Regardez sous ces bandeaux noirs ses deux yeux profonds, faits pour l'exaltation des rêves !... Honnête femme au demeurant, très bonne et très douce, sincère dans son amour pour Maxime...

Mme Rennequin était revenue s'asseoir à sa place. De l'embrasure de fenêtre où j'étais accoudé avec le comte, nous pouvions admirer à l'aise son délicieux profil et la ligne étrange de ses lèvres qui

semblaient trembler. Elle portait bien dans son regard ce je ne sais quoi de passionné, cette flamme un peu folle qui lui faisait envisager la vie à ce point de vue si spécial, y rechercher des émotions, des violences, et de l'héroïsme quand même.

A côté d'elle, le beau Maxime lui parlait à voix basse, comme lui faisant la cour encore.

Et de ce couple charmant s'exhalait comme un troublant parfum de bonheur.

— Je ne vous ai pas vu lui parler ce soir, me dit le comte.

— Je n'y tiens pas ; je ne l'ai guère connue, moi, qu'aux heures sombres de sa vie...

— Aux heures sombres ?... Elle en eut donc ?

— Il y en a eu, sinon pour elle, du moins près d'elle, au temps de son premier mari...

— Comment ! Mme Rennequin a été mariée déjà ?

— Oui, répondis-je à voix basse, pendant quinze mois, et j'ai été l'amie intime du pauvre mort.

— Racontez-moi cela, demanda le comte intéressé.

— Cela vaut la peine, en effet.

L'orchestre avait commencé un quadrille, et nous étions restés tous deux dans ce coin perdu des salons, respirant par la fenêtre entrouverte un peu de l'air frais de la nuit très douce ; malgré moi, je me mis à parler de Claude Moreux, mon ami d'enfance, qui était mort depuis trois ans.

— Cette jeune femme était d'une famille bourgeoise, fort simple d'ailleurs, ne partageant guère ses idées romanesques et sentimentales.

— Qui donc avait incité ces théories-là à Louise ? Je ne sais. Peut-être des livres, peut-être rien. Les femmes ont ces mystères.

— On n'y prenait pas beaucoup garde, et le père, un très sage homme, avait juré de la marier à quelque brave garçon, employé de bureau, bien noté et économique, qui sans doute la rendrait parfaitement heureuse.

— Il s'en trouva un justement, du nom de Claude Moreux, mon compagnon d'études, — un humble, mais intelligent rédacteur au Ministère des Travaux publics ; il aimait Louise éperdument.

— Ce n'était pas là quelqu'un de bien romanesque, mais la jeune fille sembla s'en accommoder. Je vous ai dit qu'elle était bonne et honnête. Elle essaya d'aimer son mari...

— Je me rappelle les tortures de ce pauvre Claude, les premiers mois de son mariage. Il ne connaît guère qu'à moi ses désespoirs. Le malheureux avait compris tout de suite que rien en lui, dans sa personne, dans sa position, dans sa vie ne correspondait aux rêves de Louise.

— Du romanesque ! de l'héroïsme ! du sacrifice ! où pouvait-il en prendre dans cette existence monotone de bureau ? Il avait l'estime de ses chefs, la probabilité d'un avancement modeste, il avait de l'éducation et d'excellentes manières. Mais ce n'était pas cela qu'elle voulait, qu'elle avait désiré, cette petite femme si jolie, si étrangement jolie qui vivait à ses côtés ! Et il se sentait un mari trop simple, ennuyeux presque, et comme il aimait Louise à la folie, comme il aurait tout donné pour la rendre heureuse, la sachant d'ailleurs d'une conduite irréprochable, il avait au cœur une souffrance qui le rongeait affreusement, sans cesse : sa femme ne l'aimait pas et chaque jour se détachait de lui !

— Il me disait à moi sa peine, n'osant pas la montrer à Louise ; elle, distraite, rêveuse, ennuieuse de cette vie lassante, répétait parfois d'une voix très douce que j'entends encore :

— Mon pauvre Claude, tu ne seras donc jamais capable de rien de grand !...

— Rien de grand ! rien d'héroïque ! rien de sublime !

— Ces mots l'affolaient, lui qui aimait sa femme à en perdre la raison, lui qui n'avait qu'elle au monde dans son cœur et dans sa pensée !

— Et, accablé, il me fit un jour une visite, la dernière, après onze mois de mariage...

— Je suis trop malheureux ! me dit-il... Je ne sais pas donner à Louise le bonheur qu'elle mérite... Je vais me tuer, ce sera plus simple !... Je l'aime trop !

— Je tâchai de le réconforter, j'essaya de le remonter de mon mieux. Son raisonnement était absurde. Il fallait tâcher de prendre sa femme par le sentiment, ou même par ce travers de son caractère.

— Essaye d'être héroïque, romanesque, morbleu ! m'écriai-je, ce n'est peut-être pas si difficile !...

» Il me promit de se calmer; il tâcherait de suivre mon conseil, d'inventer, de trouver un sacrifice, quelque chose qui pût enfin lui rendre l'affection de celle qu'il aimait tant.

» Trois mois après il mourut, le malheureux garçon! Et il mourut simplement, bêtement, d'une crise de foie ou d'une péritonite. Les médecins n'ont jamais bien su.

» C'était peut-être ce qu'il avait de mieux à faire!

» — Je m'en vais, Louise, avait-il dit; remarie-toi, tu seras heureuse avec un autre...

» Et il était mort content, content de ce moyen qu'il avait trouvé enfin de lui donner le bonheur qu'elle cherchait!

Le quadrille était fini.

Mme Rennequin s'était assise, souriant délicieusement; elle semblait songer doucement à quelque rêve, bleu ou rose...

Oui, le souhait de Claude était exaucé!

— L'a-t-elle pleuré? me demanda le comte.

— Un peu, par convenance et parce qu'elle n'était pas méchante dans le fond. Mais rien ne la rattachait à lui, ni enfant, ni famille. On lui fit beaucoup la cour et, un soir, elle rencontra Maxime Rennequin, le héros cherché.

— Pauvre diable! fit le comte, songeant à Claude.

— Oui, pauvre diable! D'autant plus, voyez-vous, que j'ai su, moi, et suis peut-être le seul à l'avoir jamais su, comment Claude avait trouvé moyen de mourir. Il était arrivé à avoir son hérosisme aussi, lui, son sacrifice sublime! Il avait employé un poison très lent, très sûr, un poison auquel les médecins n'avaient rien vu... Son suicide dura trois mois... Il s'était sacrifié lui-même pour le bonheur de Louise.

— Elle l'a su?

— Non!... A quoi bon?... C'était à elle de comprendre cela, et non à un étranger comme moi de le lui dire... Elle est heureuse maintenant!

La musique de valse s'était tue.

Mme Rennequin, debout près de son mari, recevait des compliments, toute fière, tout orgueilleuse.

Les invités s'empressaient autour d'eux, et du groupe partait de jolis rires perlés, qui tintaien délicieusement...

— « Mon héros! » répétait par moments la voix de la belle Louise.

Et moi je songeais à l'autre héros, au héros obscur, qui dormait bien loin, oublié!

HENRY DE FORGE.

Lo drâi tsemin.

Noutron menistre no z'a fé, y'a cauquière se-nannès, on rudo bio prêdo; mé rassovigno pas io l'avâi prâi son tesque, mâ, l'a dévezâ su clliâo que sè conduisont mau et y'en avâi por ti on chapitro que n'étai pas pequâ dâi vai, allâ pi! Lè bregands, lè larro, lè chenapans, lè mudeisants, lè z'orgollâo, lè tserravoutè, lè taboussès, enfin quiet, tot l'âi a passâ.]

Pu fallâi ouré coumeint sermonâve clliâo dzeins dinse, lè z'ons après lè z'autro, po lè z'aménâ à la repeintance et à tsandzi dè conduite ein no faseint vairâ cein que no z'atteindâ per lè amont s'ont ne sè corredizivâ pas po être meillâo. Et quand l'ein avâi débliottâ on bet su tsacon desâi adé: *Et vous, mes frères, je vous exhorte à suivre toujours le droit chemin*; pu, quand l'a z'u fiai onj'hâorè, l'a botso- lo prêdo ein redeseint onco on iadzo: *Le conclus, mes frères, en vous exhortant de nouveau à toujours suivre le droit chemin.*

L'après-midzo, lo menistre dévessai allâ prêdi à L., on veladzo dè la mima perrotse et que sè trâovè à trai pipaiès dè taba du tsi no.

Adon, po allâ à L., quand on est arrevâ ào bet dâo tsamp ào père Grise, la route fâ on pecheint contor et revint on pou ein amont à l'autro bet dâo tsamp; mâ lè dzeins accouaitis, po être pe vito, sè sont met à copâ ào drâi su lo tsamp ào père Grise et à fooce dè l'âi passâ, l'âi a ora on petit cheindâi que va ào bi mai-tein dâo tsamp po redjeindrâ la grand'route, tot amont.

Cé cheindâi n'est don ni on bin plliéro, ni 'na dévestiture et ni on passâdzo qu'est du.

Coumeint bin vo peinsâ, cein einradzivâ gailâ lo père Grise dè vaire dinse lè dzeins passâ pè su son bin, kâ, quand l'avâi vouagni abin que lo blliâ étai mao on l'ai troupenâvè qu'on diamstre pertot.

L'eut be coudhî cllioure lo cheindâi avoué dâi baragnès et mettrâ ào dou bets dâi défenses avoué lo nom dâo dzudzo dè pè, rein ne l'âi fasâi : lè dzeins sè fottant pas mau dè clliâo pancartès, dâo dzudzo et dè l'ameinda, s'einfâlont tot parai adé pè lo cheindâi.

Don, clliâo demeindzo que lo menistre allâvè à L., stusse sè met à copâ ào drâi assebin, coumeint tot lo mondo.

Lo père Grise sè trovâvè justameint quie, que fasâi 'na veria pè son tsamp po vaire se lo blliâ étai astout mao po poâi lo sciyi.

Adon, quand ve arrevâ lo menistre pè lo cheindâi sè peinsâ : « Attein pi, vu tè férè 'na leçon on iadyo, tè! » Et, sein férè ni ion ni dou, sè met à traci à sa recontre et lâi dese :

— Monsu lo menistre, vegni-vâi avoué mè, vu vo montrâ oquî!

Et lo fe reveri tantqu'â la grand'route et quand l'âi furont, Grise l'âi fe :

— Vo no z'ai de stu matin, à vutron prêdo, dè sâidrâ adé lo drâi tsemin, n'est-te pas? Et bin, lo drâi tsemin, lo vouaiguie!

Et, avoué la man, l'âi montrâ la grand'route.

C. T.

Recettes.

Une suspension originale. — Prenez une betterave rouge, bien faite et de bonne grosseur; coupez-la aux deux tiers de sa hauteur; puis sur la section horizontale, creusez un peu la partie restante de façon à ce que le creux puisse recevoir un oignon de jacinthe entourée de mousse. Suspendez cette betterave la tête en bas et maintenez la mousse humide. Sous l'influence de cette humidité, la jacinthe se développera, et aussi les feuilles de la betterave qui, cherchant à reprendre leur direction de croissance naturelle, entoureront la betterave de feuilles jaunes ou blanches, garnies de filets rouges. Au moment de floraison de la jacinthe, les feuilles auront complètement caché la suspension, et du milieu de ce bouquet de feuilles bariolées sortira la hampe de la jacinthe, le tout formant une suspension du plus pittoresque effet.

Compote de pommes et de coings. — Pelez et coupez quatre fois autant de pommes que de coings. Cuisez-les jusqu'à ce qu'ils soient tendres dans une quantité d'eau suffisante pour les couvrir. Si les pommes sont trop tendres, ne les mettez pas sur le feu en même temps que les coings. Ne leur donnez pas le temps de s'écraser. Quand le tout est cuît à point, retirez du feu. Versez-y un sirop fait avec une demi-tasse de sucre pour deux tasses d'eau.

Rouille des objets en fer. — Il existe un moyen bien simple de faire disparaître la rouille de tous les instruments en fer susceptibles d'être chauffés. On prend un morceau de cire d'abeilles commune, on le passe dans une toile un peu mince et l'on s'en sert pour frotter à chaud l'objet à nettoyer. Ensuite, on prend un second chiffon, on le trempe dans du sel de cuisine pulvérisé et on frotte à nouveau le fer enduit de cire. L'effet est surprenant.

La mode du jour. — La mode est aujourd'hui à la carte postale illustrée. Chaque jour en voit paraître quelque nouveau spécimen. Toutes ces cartes ne sont pas également artistiques; il en est même auxquelles le bon goût semble n'avoir guère collaboré. Ce reproche ne saurait être fait à celles qu'a éditées la maison Corbas et Cie, à Lausanne. Le succès des cinq cartes publiées jusqu'ici appelle les suivantes. La sixième vient de paraître; c'est l'une des plus réussies. Elle est la reproduction fidèle d'une aquarelle faite spécialement par M. Hermann et représentant le Château et la Cathédrale de Lausanne, se détachant sur le gracieux massif des Alpes de Savoie. A côté, dans un cartouche, une barque du Léman. — Le prix de ces

cartes est de 10 centimes. Elles sont en vente chez les libraires et papetiers et au bureau du *Conteur vaudois*.

Boutades.

Dans une leçon d'instruction civique à Lutry: Le maître venant d'expliquer ce que c'était que la souveraineté du peuple, passe à quelques questions pour s'assurer s'il a été clairement compris de ses élèves.

— Eh bien, mon ami, fit-il à l'un d'eux, dans le canton de Vaud, qui est-ce qui est souverain?

— C'est Monsieur Ruffy.

Calino, à court d'argent, avait donné sa montre en gage à un usurier. Une belle nuit, ce dernier est éveillé au milieu de la nuit par un coup de sonnette terrible. Il court à sa porte et y trouve Calino.

— Que me voulez-vous? lui demande-t-il.

— Quelle heure est-il? demande Calino.

— Comment, c'est pour cela que vous venez me réveiller au milieu de la nuit?

— Dame! puisque c'est vous qui avez ma montre!

Entre méridionaux:

— J'ai vu un plongeur qui est resté une demi-heure dans l'eau.

— Et moi, j'en ai connu un qui séjournait une heure, montre en main, au fond de la mer.

— Eh bien! moi, j'ai une femme qui a plongé dans la Méditerranée et qui n'est jamais remontée.

Deux voleurs sont surpris à dévaliser une villa, dont les propriétaires sont absents.

Amenés devant le commissaire, l'un d'eux proteste énergiquement d'être entré dans la maison et d'avoir pris quelque chose. Il s'est, dit-il, contenté de faire le guet, pendant que son camarade opérait.

— Cependant, réplique le commissaire, on vous a vu emporter des morceaux de musique.

— Oui, c'est vrai, mon commissaire, cela seulement; mais j'y fus bien obligé: c'étaient tous des morceaux à quatre mains.

THÉÂTRE. — Sarah Bernhardt à Lausanne. Cela ne se voit pas tous les jours. Il n'y a plus rien à dire sur la grande tragédienne; elle a épousé tous les éloges. Quand elle joue quelque part, tout le monde veut l'entendre et l'applaudir. Il est prudent de ne pas attendre à la dernière pour prendre son billet. Or, c'est *mercredi prochain*, 14 courant. Sarah Bernhardt nous donnera *Adrienne Lecouvreur*, l'un de ses meilleurs rôles. — Les billets sont en vente chez MM. *Tarin et Dubois*.

L. MONNET.

OCCASION	<i>Les grands stocks de marchandise pour la Saison d'automne et hiver, tel que:</i> Etoffes pour Dames, fillettes et enfants, dep. Fr. 1 — p. m. Milaines, Bouxkines, Cheviots p' hommes » 2 50 » Coutil imprimé, flanelle laine et coton » — 45 » Cotonnerie, toiles écrues et blanchies » — 20 » jusqu'aux qualités les plus fines sont vendues à des prix excessivement bas marché par les Magasins populaires de Max Wirth, Zurich. = <i>Erchantillons franco.</i> Adresse: Max Wirth, Zurich.
-----------------	---

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, rue Pépinet, LAUSANNE rue Pépinet, 3.

FOURNITURES POUR ÉCOLES

Planches à dessin très soignées. — Etoiles d'instruments mathématiques d'Aarau.

CARTES POSTALES ILLUSTRÉES

CARTES À JOUER

Cartes de visite. — Cartes de fiançailles.

Lausanne. — Imprimerie Guittoud-Howard.